

## VIII

On touchait à la fin de la saison d'été. Les jours décroissaient avec une rapidité vertigineuse. De l'un à l'autre il m'arrivait, assis à la terrasse de l'hôtel du Belvédère en attendant Athelstane, de ne plus pouvoir distinguer les lettres du journal que la veille, à la même minute, à la même place, j'avais lu sans difficulté. Les képis remplaçaient peu à peu les casques. Chaque jour, c'était une nouvelle villa qui se fermait. Beyrouth disparaissait de plus en plus au milieu d'une brume grise, et il me semblait que toute cette brume automnale m'entraînait dans le cœur.

La date à laquelle les services du Haut-Commissariat devaient être ramenés à Beyrouth fut fixée au 14 octobre. Afin que cette saison d'été prit fin sur un air de danse, M<sup>me</sup> Orlof décida de donner le 13, un bal costumé au Kalaat-el-Tahara. Dans Sofar, dans Aley, dans Beyrouth, on ne parla bientôt plus que de cette fête qui s'annonçait somptueuse. Je fus naturellement aussitôt la proie de tous les gens soucieux de se renseigner : « Y aurait-il beaucoup de monde ? Le domino était-il toléré ? etc... » Mais le temps était déjà

passé où ces questions eussent flatté ma vanité, et ce fut tantôt sèchement, tantôt de façon évasive que je répondis à ceux qui eurent le manque de tact de me les poser.

Les invitations avaient été envoyées le 30 septembre. Le matin où il reçut la sienne, le colonel Marest me fit appeler.

— Voici, dit-il en me tendant la carte, une attention qui me rend réellement confus. Je n'ai pas fait jusqu'ici de visite à M<sup>me</sup> Orlof. C'est d'autant plus aimable à elle d'avoir pensé à moi. Je crois que vous êtes tous deux en excellents termes. Soyez donc assez gentil pour vous charger à la fois de m'excuser et de la remercier. Si ce soir-là vous n'avez rien de mieux à faire, nous pourrions nous rendre ensemble à son château. Je vous prendrai dans mon automobile, et vous me présenterez.

Il m'était impossible d'éluder une proposition faite aussi longtemps à l'avance.

— C'est entendu, mon colonel. Je vous remercie.

— Du tout, du tout, c'est moi. Voyons, il me semblait bien que j'avais encore quelque chose à vous dire. Ah ! oui. J'ai eu, tout à l'heure, un coup de téléphone du colonel Hennequin. Il s'inquiète de vous. J'ai pris la liberté de vous excuser, en mettant le silence dont il se plaint sur le compte du travail. Mais je ne veux pas passer à ses yeux pour un tyran. Prenez donc une après-midi pour aller le rassurer.



Par négligence, j'avais attendu le dernier moment pour faire faire mon domino. Le jour du bal était arrivé, et j'avais encore à l'essayer. Je descendis à Beyrouth le matin vers onze heures. Vers quatre heures, en possession de mon travesti, je sortais de chez le tailleur, lorsque je me heurtai au colonel Hennequin.

Nous eûmes l'air presque aussi gênés l'un que l'autre en nous apercevant.

— Il y a bien longtemps que vous n'êtes venu nous voir, dit-il en essayant de sourire.

— Le travail, balbutiai-je.

Le papier dans lequel on avait enveloppé mon domino était trop court. Un large pan de satin noir et un énorme bouton de soie blanche en dépassaient. Il les vit.

— Ah ! oui, murmura-t-il, comme se parlant à lui-même, c'est ce soir, le bal.

Il m'était difficile de continuer à chercher une justification dans les nécessités de mon service.

— Mademoiselle Michelle va bien ? demandai-je.

Il tressaillit. Il hocha la tête d'un air soucieux.

— C'est justement ce qui m'inquiète. Pas très bien.

— Pas très bien ?

Il tenait lui aussi à la main un paquet, mais tout petit.

— C'est pour elle, dit-il. Oui, quelques médicaments que je viens d'aller chercher.

— Elle est souffrante ?

— Oh ! rien de grave. Du moins, je l'espère. Vous savez, c'est le troisième été qu'elle passe en Syrie. Ce n'est pas étonnant, n'est-ce pas ? L'air de France la remettra vite sur pied... en novembre prochain.

Il répéta timidement :

— En novembre prochain.

— Le temps est d'ailleurs maintenant assez supportable, dis-je.

— Oui, fit-il. Mais il y a toujours les moustiques. Vous savez, les petits. Ils arrivent à passer à travers les mailles de la moustiquaire la plus fine.

Il y eut un silence.

— Vous remontez tout de suite à Aley ?

— Oui, mon colonel, et vous, vous allez à la Direction ?

— Non, je rentre. Elle m'attend.

Il eut un regard presque suppliant.

— Je vous ai demandé cela, parce que, si vous n'aviez pas été pressé, je vous aurais offert de m'accompagner jusqu'à la maison. Je crois qu'elle serait contente de vous voir.

— Ce serait avec joie, mon colonel. Mais il va être cinq heures. Je dois repasser au bureau... Mais après-demain, nous sommes de retour à Beyrouth. Dès que vous m'y autoriserez, je viendrai vous demander à déjeuner.

— Quand vous voudrez, dit-il, quand vous voudrez. Vous savez que votre couvert est toujours mis... comme avant.

Il eut à peine prononcé ce mot que je le vis se troubler. S'il avait pu savoir à quel point je le plaignais, et combien je me haïssais.

— Allons, au revoir. Je ne vous retiens pas.

— Au revoir, mon colonel. Et bien des choses à Mademoiselle Michelle.

Nous nous séparâmes. A peine l'eus-je quitté que je me retournai. Il descendait la rue, son petit paquet se balançait à son doigt. Ah ! pauvres épaules voutées.

L'abominable tristesse que me laissait cette entrevue se mua en mauvaise humeur lorsque je me mis, place des Canons, en quête d'un véhicule pour remonter à Aley. J'étais en retard. Toutes les *Ford* étaient déjà raflées. Je finis par pouvoir monter, quatrième, dans une mauvaise automobile. Je m'assis maussadement dans mon coin, mon domino sur les genoux.

Nous venions de sortir de la ville lorsque mon attention se trouva soudain fixée par un nom. Mes deux compagnons de route, jeunes Syriens assez élégants, causaient entre eux. Ils avaient prononcé le nom de M<sup>me</sup> Orlof.

Je dressai l'oreille. Instantanément, mes regards disparurent. Qu'étaient-ils à côté de l'an-

goisse qui grandissait en moi, à mesure que les deux jeunes Syriens parlaient !

Je sus vite à qui j'avais affaire. C'étaient des employés de banque. Ils s'exprimaient en toute liberté, dans leur langue, sans se soucier du chauffeur, rivé à son volant, ni surtout de moi... Si peu d'officiers français savent l'arabe ! Par moments, ils entrecoupaient une conversation qui me laissait haletant de réflexions et de plaisanteries stupides. J'aurais voulu pouvoir leur crier de ne pas s'attarder à de telles sottises, de continuer... Il me fallut tout mon sang-froid pour conserver une attitude qui ne les arrêtât pas dans la voie de leurs confidences.

— Eh bien, disait l'un, mauvaise journée pour Zagazig.

— Il ne lui (*ici le nom d'Athelstane*) reste plus, disait l'autre, qu'à essayer de réaliser. Est-elle avertie ?

— Oui. Le patron, dès qu'il a su la nouvelle, vers trois heures, a envoyé Négib pour la prévenir. Il y a trois mois qu'il l'avait mise en garde. Elle s'est obstinée. C'est bien fait.

— Vendant, si elle y arrive, qu'aura-t-elle ?

— Du huit, au plus.

— Alors, elle est ruinée ?

— Pense donc ! Il lui reste ses terrains de la Bekaa.

— Comment, ses terrains de la Bekaa ? Tu ne

sais pas qu'il y a plus de deux mois qu'elle les a vendus ?

— Qu'est-ce que tu me racontes ?

— C'est vrai, tu étais en congé quand elle a passé l'ordre. Vendus, Choukri, et tout l'argent, elle l'a employé dans l'affaire de la *Tréfilerie Egyptienne*, dans l'affaire de Zagazig.

— Elle était folle !

— C'est ainsi.

— Mais alors, qu'est-ce qui lui reste ?

— Pas lourd. Remarque qu'elle a à payer le 16 les intérêts de son dernier emprunt à la *Banco di Roma*. Je te parie que demain, en arrivant au bureau, nous trouverons une opposition sur ses dépôts faite par le Directeur de la Banco.

Ils parlaient très vite, avec force gestes, mêlant à leurs réparties des termes techniques qui me déroutaient. Mais le sens de leur entretien n'était-il pas suffisamment clair !

— Tu auras beau dire, s'obstinait Choukri, elle est trop adroite pour avoir tout mis dans une seule affaire. Il n'y a pas que chez nous qu'elle a des dépôts.

— Possible. Rappelle-toi en tout cas les trois lettres qu'elle a écrites le mois dernier, en trois jours, pour le paiement d'une malheureuse somme de mille livres. Elle est venue elle-même les toucher. Je n'ai pu m'empêcher de penser : mauvais son de cloche.

— Et son château ?

— Vois-tu, dans tout le pays, un acheteur qui consentirait à s'en encombrer ? Il n'a de valeur que pour elle.

— Et ses bijoux, que tu oublies ?

— C'est entendu, il y a les bijoux.

— Tu vois bien. Laisse donc. Une femme pareille, je ne me mets pas en peine. Elle saura toujours se débrouiller.

Ils eurent ensemble un rire équivoque. Seul mon désir d'en entendre davantage m'empêcha de les jeter par-dessus bord.

J'ordonnai au chauffeur de m'arrêter devant la maison où j'avais ma chambre.

Un immense découragement venait de s'emparer de moi. On m'aurait demandé en cette minute de jurer que je n'avais jamais été aussi malheureux, j'aurais juré et je ne me serais pas trompé. Il ne m'était pas possible de prévoir les conséquences de la nouvelle que je venais d'apprendre. J'avais néanmoins la certitude qu'elles seraient tragiques.

Instinctivement, j'ouvris un tiroir. J'y pris tout un paquet de lettres bordées de noir.

C'étaient les lettres de ma mère. Je me mis à les relire, à les lire plutôt, car, depuis quelque temps, il m'arrivait d'en sauter bien des passages, par lâcheté, par peur d'y trouver ce que je redoutais : des appréhensions sur ma vie actuelle, des plaintes au sujet de la brièveté de plus en plus évasive de mes lettres à moi. C'étaient là les seuls

reproches qu'elle eût osé me faire, je la connaissais trop pour ne pas en être sûr. Il y en avait toute une autre catégorie que sa délicatesse et sa fierté lui interdisaient. C'était à ceux-là que je pensais.

Dès le mois de juillet, je m'étais rendu compte que ma solde était devenue absolument insuffisante pour faire face à des dépenses qu'il m'avait été impossible de prévoir lorsque, dans les premiers jours de mon installation à Beyrouth, j'avais établi un semblant de budget. Les petites Ford avaient commencé et étaient entrées pour un chiffre impressionnant dans ces frais supplémentaires. Puis il y avait eu les sorties avec Athelstane. Le minimum d'un dîner ou d'un souper à deux, c'était quatre livres, quatre-vingts francs. Le jeu, lui aussi, avait joué son rôle parmi ces impondérables. Je ne jouais que fort rarement, mais, enfin, il m'arrivait de ne pouvoir me soustraire à l'obligation de m'asseoir à une table de bridge ou de poker. On connaît les immanquables résultats de ces sortes d'expériences pour ceux qui ne disposent que de médiocres revenus. Quand ils gagnent, c'est un superflu qui se dissipe aussitôt en fumée. Quand ils perdent, c'est une partie de leur nécessaire qui s'en va. J'étais enfin contraint de faire entrer dans ce calcul des dépenses d'ordre vestimentaire sans cesse accrues par une existence que je ne m'étais pas figurée tout d'abord devoir être aussi mondaine. Bref, mon bilan du mois de juin s'était soldé par

un déficit de trois à quatre mille francs. Celui du mois de juillet par un de près de huit mille. Les économies que j'avais réalisées pendant mes deux années de bled s'étaient du coup évanouies. Il avait fallu aviser.

Le moment est venu, hélas ! de dire quelques mots de ma fortune personnelle. J'étais fils unique. Ma mère avait eu une dot d'une cinquantaine de mille francs, plus la maison où elle s'était retirée en Dordogne. Mon père avait à lui, chiffre énorme pour un officier, un peu plus de cinq cent mille francs. Un tiers de cette somme avait disparu, englouti par les déménagements et les frais de mon éducation. Quand il était mort, voilà neuf ans, ma mère avait voulu me rendre mes comptes. J'avais repoussé cette idée, qui me parut alors une sorte de monstruosité. J'avais laissé entre ses mains ces quatre cent mille francs, qui donnait de sûrs et modestes revenus variant entre quatre et cinq pour cent. Elle en avait capitalisé jalousement les intérêts, car je m'étais toujours jusqu'ici contenté de ma solde. De son côté, vivant sur une terre dont les redevances lui permettaient amplement de subsister, elle ne dépensait tout juste, chaque année, que les intérêts de sa dot. C'est en vain, je le savais, que je l'eusse exhortée à mener une existence moins médiocre.

Le proche-Orient est à l'heure actuelle le pays ou le plus inexpérimenté se découvre une âme de spéculateur. Nul ne pouvait être moins porté que

moi à s'occuper de telles choses. Mais, le besoin d'argent aidant, il me vint à l'idée que je pourrais faire rendre à ma fortune un intérêt supérieur aux quelques quinze mille francs que j'en retirais misérablement chaque année. Je m'étais ouvert de cette pensée à un jeune brasseur d'affaires libanais, du nom d'Albert Gardafuy. Je l'avais rencontré un peu partout, dans le meilleur monde et dans d'autres. Je saluais en lui une expérience véritablement géniale des affaires. Il avait souri avec discrétion quand je lui avais confessé le taux auquel ma fortune était placée. Tout en se défendant de peser sur moi à ce sujet, il m'avait affirmé qu'il n'y avait aucune difficulté à trouver à Beyrouth, avec toutes les garanties désirables, des conditions trois fois meilleures. Dans quelles explications suis-je contraint d'entrer, mon Dieu, et comme elles sont la rançon d'un certain désordre ! Il y avait, rue de la Poste, un *Khan*. On appelle ainsi en Orient une sorte d'immense bâtisse occupée par des bureaux et des magasins. Le gérant du khan de la rue de la Poste désirait apporter des améliorations à son immeuble. Dans ce but, il cherchait à emprunter trois cent mille francs pour lesquels il offrait, en première hypothèque, du douze pour cent. Je me renseignai auprès de quelques personnes sur la valeur de ce placement. Toutes furent d'accord à me le certifier. Dans ces conditions, je n'eus plus de scrupules à écrire à ma mère une lettre détaillée pour

lui faire valoir les avantages de l'opération. Par retour du courrier, sans un mot de récriminations, elle me mit en possession de la fortune de mon père. Ceci se passait vers la mi-août.

Ce même mois d'août ayant été pour moi particulièrement dispendieux, je dus contracter un emprunt de trente mille francs sur mon hypothèque. Je le fis par l'entremise d'Albert Gardafuy, dont la complaisance continuait de s'avérer inépuisable.

Je touchai un mot de ces tractations à Roche. Il commença par hausser les épaules d'un air désapprobateur. A son avis, il y avait trois catégories d'humains destinées à être toujours roulées en affaires : les prêtres, les vieilles filles et les officiers. Il était un peu revenu sur son opinion lorsqu'il avait connu les garanties qui m'étaient octroyées. Je n'avais mis que lui dans la confiance. J'étais assuré de sa discrétion. Je fus donc désagréablement surpris d'apprendre que toute cette histoire avait transpiré, qu'elle circulait, défrayant les conversations, et passablement déformée et amplifiée. Le général Prieur m'y avait fait allusion. Plusieurs autres indices m'avaient permis de comprendre que les bruits qui couraient à ce sujet n'étaient pas dénués de malveillance. Dans le même temps, j'eus un soir la mauvaise fortune de gagner deux mille francs au poker, et d'en perdre quatre mille le lendemain. J'expose les faits en toute vérité. Il n'y avait dans tout

cela, qu'on en juge, rien qui pût motiver les commentaires fâcheux qui allaient se multipliant. Ceux en qui je pouvais espérer trouver des défenseurs n'étaient pas les derniers à me desservir. Je ne pouvais me douter que je m'étais attiré plus d'inimitiés que de sympathies par cette générosité naturelle qui m'avait poussé maintes et maintes fois à convier des camarades à déjeuner ou à dîner. Une telle ingratitude, quand je fus contraint de la constater, n'eut d'autre résultat d'abord que de m'affliger. Puis, petit à petit, elle avait influé sur mon caractère, m'avait rendu à mon tour injuste. J'étais devenu susceptible, cassant, ombrageux plus que de raison. Je m'apercevais de ce changement, et la conscience que j'en avais, loin de diminuer mon mécontentement des autres et de moi-même, contribuait à le faire croître de jour en jour.

L'ombre depuis longtemps avait envahi la chambre, et je continuais à rêver sur mes lettres éparses. Sept heures, déjà ! J'allumai une lampe. Lentement, je me mis à me préparer. Je revêtis mon domino. Ah ! sinistre costume de mascarade, comme il augmentait encore l'angoisse qui me submergeait. Walter aurait-il donc eu raison, et si vite ? Comment avait-il fait pour deviner qu'au bout de la route sur laquelle j'étais engagé, il y avait l'abîme ? Mais il s'agissait bien, en cet instant, de Walter et des autres... Que m'importait ce que tous ils pouvaient se dire ! Moi je n'avais

plus qu'une seule pensée, Athelstane, un seul but, la conserver. Pour y arriver, il n'y avait plus rien, rien dont je me sentisse incapable.

Je traînai une chaise auprès de la fenêtre ouverte sur la nuit. Je m'assis, et, ayant éteint la lampe, j'attendis avec accablement l'heure à laquelle le colonel Marest devait venir me chercher.

\*  
\* \* \*

Il était quatre heures du matin. Les derniers invités venaient de partir. Jamais on n'avait vu en Syrie, une fête aussi brillante, ni mieux réussie. Quel spectacle, ce Kalaat-el-Tahara lorsque, au coude du chemin de Djemal, il avait surgi soudain devant nous dans la nuit, illuminé des doutes au faite du donjon. Et quand, vers trois heures du matin, plongé cinq minutes dans les ténèbres, il s'était embrasé tout à coup sous l'averse aux mille couleurs d'un gigantesque feu d'artifice, un cri d'admiration avait jailli de l'obscur cohue travestie qui se pressait dans les jardins et la cour d'honneur.

J'avais pour voisin, en cet instant précis, un domino de satin rouge. Je m'étais senti saisir par le bras.

— Eh ! eh ! avait dit une voix que je connaissais bien, au milieu de tout cela, trouvez-vous encore le moyen de songer à la belle ?

— Soyez tranquille sur ce point, répondis-je sèchement.

Une éblouissante dogaresse au loup de velours violet venait de m'entreprendre.

— Qui suis-je, capitaine Domèvre ?

— Ma foi, madame, je l'ignore ? Mais vous-même, comment m'avez-vous reconnu ?

— Mon Dieu, c'est bien simple. En vous voyant tout à l'heure donner des ordres au chef d'orchestre. Comme le costume oriental de M<sup>me</sup> Orlof est réussi. En quoi est-elle ?

— Je n'en sais rien.

— Fi ! quel ton de mauvaise humeur ! Si vous ne le savez pas, qui donc peut le savoir ! Ah ! peut-être le commandant Hobson. Je vais le lui demander.

— C'est cela, dis-je, furieux.

Dès que le flot des invités avait commencé à s'écouler, je m'étais réfugié dans le petit cabinet contigu à la chambre d'Athelstane. J'entendis mourir au loin, successivement, les sirènes des dernières automobiles. Puis, la porte de la chambre s'ouvrit, se referma.

— Es-tu là ? demanda M<sup>me</sup> Orlof. Tu peux venir. Je suis seule.

Je la trouvai assise devant sa table de toilette. Elle était en train de retirer ses bijoux.

— Eh bien, tout a eu l'air de marcher, n'est-ce pas ?

— Admirablement.

Elle me regardait dans la glace en souriant. Personne, je crois, de toute l'assemblée, n'avait

compris son déguisement. Moi, aussitôt, en la voyant, je m'étais souvenu du texte fameux : « Elle avait sur la tête un turban blanc, sur le front une bandelette de laine couleur de pourpre et retombant de chaque côté de la tête jusque sur les épaules. Un long châle de cachemire jaune, une immense robe turque de soie blanche, à manches flottantes, enveloppaient toute sa personne dans des plis simples et majestueux, et l'on apercevait seulement, dans l'ouverture que laissait cette première tunique sur sa poitrine, une seconde robe d'étoffe de Perse à mille fleurs.. Des bottines turques de maroquin jaune brodé en soie complétaient ce beau costume oriental, qu'elle portait avec la liberté et la grâce d'une personne qui n'en a pas porté d'autre depuis sa jeunesse. » Telle est, dans le *Voyage en Orient*, la description que Lamartine nous a laissée du costume de lady Stanhope. Tel était celui qu'avait tenu à revêtir M<sup>me</sup> Orlof.

Elle venait de détacher de son front la bandelette pourpre. J'étais toujours derrière elle. Dans la glace, je la voyais qui m'observait à la dérobée.

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle avec une certaine sécheresse.

— Rien.

— Je répète ma question : Qu'as-tu ?

— Pas grand'chose. Je pensais à l'affaire de Zagazig.

Posément, elle enlevait son collier de perles.

— Tu es donc au courant ?

— Je suis au courant..

— On t'a dit que j'étais...

— Oui, ruinée.

Elle ne protesta pas contre le mot. Elle dit seulement :

— Mon pauvre ami, tu me rendras une justice ; jamais je ne t'aurai ennuyé avec ces vilains petits détails.

Elle jouait avec le bandeau rouge de lady Hester.

— Elle aussi, fit-elle, elle a été ruinée. Mais — et elle sourit — quand cela lui est arrivé, elle était plus vieille que moi.

Cette phrase était pleine d'une menace terrible, que la phrase suivante précisa.

— Tu me croiras si tu veux (je le crois à peine moi-même), je regretterai beaucoup de te perdre.

— Athelstane !...

— Beaucoup.

— Que veux-tu dire ?

— Mais, après tout, fit-elle, semblant réfléchir, pourquoi te perdrais-je ?

— Oui, pourquoi, Athelstane ? Le moment est venu de parler, de tout dire. J'ai pensé à tout. Ecoute, Athelstane, écoute-moi, je t'en supplie. Comment t'expliquer ? Je ne suis pas riche. Mais j'ai une belle carrière. Et je t'aime. Mon Dieu, comme je t'aime ! je le comprends seulement maintenant. Veux-tu que nous unissions nos vies ?

Elle sourit. Soudain je me rappelai l'histoire de

Joseph Péborde. Je venais de me servir des mêmes mots de pauvre diable.

J'avais laissé tomber ma tête sur la belle épaule nue. Il me sembla la sentir frissonner.

— Cher petit ! murmura M<sup>me</sup> Orlof. Tu sais bien que c'est impossible.

— Impossible ! Je prévoyais cette réponse. Je ne m'en offusque pas. Tu es libre, Athelstane, libre, libre. Mais permets que je te dise ceci encore : ce que j'ai, ce peu que j'ai, prends-le, si tu peux t'en servir à rétablir ta fortune. Tu me dois d'accepter. Voilà, et voilà !

La main tremblante, je retirais de mon portefeuille les récépissés de mes dépôts, de mes titres : un siècle, peut-être, de privations, d'économies, de vie médiocre et honorable.

— Qu'est-ce que c'est ? dit M<sup>me</sup> Orlof, fronçant les sourcils.

— C'est l'argent dont je dispose. Il y a près de trois cent mille francs. Je peux en avoir cent autres mille d'ici quinze jours. Prends, prends. Quelle joie j'aurais, si tu pouvais !..

Je me tus. Elle venait d'avoir un geste incroyable. Elle avait saisi ma main et l'avait baisée.

— Sais-tu, dit-elle avec un sourire triste, sais-tu qu'il n'y a même pas là de quoi payer le quart de ce que je dois actuellement ?

— Nous donnerons cela, lui criai-je. Et puis, tu laisseras tout, tu vendras tout, et tu viendras  
**avec moi.**

— Avec toi ? Avec toi !... Mon enfant, as-tu donc pu jamais t'imaginer une chose : celle que tu aimes sans son luxe ?

— Que préfères-tu, fis-je àprement, lui ou moi ? D'ailleurs tu n'auras plus ni l'un ni l'autre.

— C'est ce qui te trompe, peut-être. Ne m'as-tu pas entendu tout à l'heure murmurer : « Après tout, pourquoi te perdrais-je ? »

— Eh bien, je ne comprends pas.

— Je vais essayer de te faire comprendre. N'as-tu pas remarqué, ce soir, un monsieur d'un certain âge, déguisé en Capitan Pacha ?

— Quoi ? Ce grotesque, ce vieillard ridicule qui avait la prétention de danser tout le temps avec toi. J'ai failli à deux reprises le calotter.

— Chut ! fit-elle, en riant. Tu aurais fait du beau travail. D'abord, il n'est pas si vieux que cela. A peine cinquante-huit ans. C'est un notable d'Alexandrie, M. Basil Kératopoulo. Il est affligé de deux ou trois cent mille livres sterling de revenu.

— Eh bien ?

— Eh bien ?

— J'ai peur de comprendre. Quoi, tu l'épouserais, ce hideux bonhomme ?

— Plus bas, plus bas, fit-elle, riant. L'épouser ? Oh ! il ne demanderait sans doute pas mieux. Pour le moment, c'est d'une opération à plus court terme qu'il s'agit.

— Il te prêterait de l'argent ?

— Me prêter ! Hum ! ce n'est peut-être pas non plus le terme exact.

— Alors, je comprends de moins en moins.

— Vraiment ? Tu m'étonnes. Cherche, cherche bien.

Je me mis à trembler de tous mes membres.

— Tout à l'heure, fis-je, essayant d'assurer ma voix, tu m'as dit : « Pourquoi te perdrais-je ? »

— Oui, pourquoi ?

Elle continuait à m'observer dans le miroir, devenu notre tragique champ de bataille.

— Et, murmurai-je, une telle honte, tu n'as pu, une seule minute, penser que je l'accepterais ?

Elle eut un haussement d'épaules ennuyé.

— Sais-tu, plutôt, que je tuerai ? dis-je.

— Ecoute, fit-elle d'un air excédé, tout ce que tu voudras, mais pas de poncifs. Il y a des choses, je te le répète, que je n'abandonnerai jamais, ceci, ceci, ceci, — et d'un geste orgueilleux elle désignait les mille bibelots de sa chambre — : mon luxe, en un mot. Il est lié plus que tu ne te l'imagines à l'amour que tu crois me vouer. Sans lui, que serais-je ? J'ai eu, sais-tu, des soubrettes aussi jolies que moi, et plus jeunes. Donc, c'est dit, et bien dit. Qu'est-ce qui t'effarouche ? M. Kératopoulo ne sera qu'un accident, comprends-tu ? Avec sa fortune à ma disposition, je serais fort étonnée de mettre plus de six mois à rétablir la mienne. Pendant ce temps, ne crois pas qu'on te critiquera, qu'on te plaindra. Tu passeras pour

un malin. Et les six mois écoulés... Il y a un escalier de service au Kalaat-el-Tahara. Un homme comme ce cher M. Basil doit avoir l'habitude de ce genre de portes de sortie. D'ailleurs, il est très bien, je t'assure. Il est président du conseil d'administration de la *Société cotonnière de Tanta*, rivale heureuse de ma pauvre société de Zagazig. J'ajoute, pour lever tes derniers scrupules, que c'est mon évêque qui me l'a présenté.

Elle ferma les yeux.

— Ne crois pas pourtant que cela m'amuse de passer sous les fourches caudines de ce vieillard. Il est certain que je ne m'y résoudrai que si...

— Si quoi ?

— Non. Je ne veux pas te le dire. Ce serait peut-être te leurrer d'un vain espoir.

— Dis, je t'en supplie.

— Tu le veux. Eh bien, nous sommes aujourd'hui le quatorze. Je peux, le vingt et un, recevoir de Constantinople un télégramme qui me débarrassera de tous ces soucis sans que j'aie à aliéner la moindre parcelle de moi-même

— Le vingt et un ?

— Oui, c'est la date de l'arrivée à Constantinople du courrier d'Odessa. J'ai pour plus d'un million de roubles or de propriétés en Azerbeïdjan. Les Soviets les ont mises sous séquestre. Djemal Pacha, actuellement à Tiflis, s'entremet pour que le séquestre soit levé.

— Tu es restée en relations avec cet homme ?

— Plains-t'en. C'est à lui, s'il réussit, que tu devras de me conserver pure.

Elle rit. Cet adjectif devait lui paraître fort drôle.

— Et si, le vingt et un, tu apprends que le séquestre n'est pas levé ?

— Je te l'ai dit, j'accepterai les hommages de M. Kératopoulo. Quel ennui, tout de même ! Pour un million !

J'avais relevé la tête.

— Un million ?

— Qu'est-ce que cela peut te faire ? Ce chiffre-là ou un autre. Tu n'as pas ce million, n'est-ce pas ? Alors ?

— Le vingt et un ! D'ici là, tu ne prendras aucune décision. Tu me le promets ? Tu me le jures ?

— Je te le promets. Mais il ne faut pas t'abuser. Sais-tu combien il y a de chances pour que le séquestre soit levé ? Dix sur cent, peut-être.

— Tu as promis.

— Que penses-tu faire ? Tu m'intrigues.

— Cela me regarde.

Je n'avais pas à lui raconter de quel espoir fou je venais de me sentir saisi. Huit jours ! Ce délai me parut le salut. Dans un pays où la spéculation est la norme, il me semblait impossible de ne pas arriver à transformer en un million mes trois cent mille francs. Quitte ou double, quitte ou double encore. Ce qui retient dans cette voie, c'est la peur de la perte brutale. Mais que pouvais-je re-

douter, moi ! J'avais tout à gagner. Je n'avais rien à perdre, puisque, la perdant, je perdais tout. Vouloir, seulement, vouloir ! Et de quelle force je l'avais, cette volonté !

— J'ai ta parole. Maintenant, si tu le veux bien, plus un mot de tout cela jusqu'au vingt et un.

C'était la première fois que je lui parlais avec cette autorité. Elle me regarda, étonnée et son étonnement n'allait pas sans une certaine admiration.

— Je te le répète, dit-elle gravement, je regretterai beaucoup de te perdre, mon ami.

\*

\* \*

De l'argent, mon Dieu, de l'argent !

\*

\* \*

Albert Gardafuy avait ses bureaux rue Bab-Edriss, des bureaux dont le laisser aller, tout oriental, contrastait avec l'énormité des affaires que brassait ce garçon de vingt-huit ans. A quelle nationalité appartenait Albert ? A la française, finalement, je crois. Oui, tout comme un paysan du Querry ou du Perche. Il était né au Fanar, d'un père égyptien et d'une mère arménienne. Il avait commencé la guerre comme télégraphiste dans l'armée turque, et l'avait terminée comme interprète dans l'armée anglaise de Palestine. Au demeurant, un fort aimable garçon, et des plus obligeants, je l'ai déjà dit.

Sa torpédo était devant la porte. Je désirais le voir, et pourtant, à la certitude qu'il était là, je sentis mon cœur se serrer.

— Courage, me dis-je, et pensons à l'enjeu de la lutte que je vais engager.

Albert, assis devant sa table, était en train de circonvenir avec force gestes un vieux monsieur en tarbouche. Quand il m'aperçut, il eut un cri d'étonnement joyeux.

— Comment ? Vous vous êtes donné la peine... Je suis confus.

— Confus ?

— Oui, venir vous-même ! Au lieu de me donner rendez-vous... Ma lettre vient sans doute tout juste de vous arriver ?

— Vous m'avez écrit ?

— Comment ? Vous n'avez pas reçu ma lettre ? Alors, pour un hasard, c'est un hasard.

Je me mordis les lèvres. Je serais passé chez moi avant de venir chez lui que les rôles eussent été renversés. S'il m'avait écrit, c'est qu'il avait besoin de moi. Il eût été mon obligé. Maintenant, j'allais être le sien.

Je compris, à son attitude, qu'il entendait profiter de cette différence.

— Vous vouliez me parler ?

— Je vous en prie, mon capitaine. A vous de commencer.

Je serrai les poings. Mais le temps pressait. Il fallait aller vite.

— Je parlerai donc. Il vous souvient qu'à plusieurs reprises vous m'avez entretenu de la possibilité de trouver pour mon argent un emploi plus lucratif.

Il eut une moue.

— Mauvais moment. Bien mauvais moment.

Je ne me laissai pas impressionner. J'eus la sensation très nette que je lui étais nécessaire et qu'il cherchait à m'avoir au meilleur compte.

— Soyez assez aimable, à votre tour, pour me dire l'objet de votre lettre, fis-je sèchement.

Il me regarda en dessous, comprit qu'il valait mieux jouer cartes sur table.

— C'est assez compliqué.

— Mais encore ?

— Voici. Vous connaissez sans doute la maison Zarif, Sultan et C<sup>ie</sup> ?

Ces noms me disaient, en effet, quelque chose.

— C'est la maison qui a l'adjudication des céréales et de la boucherie pour l'armée du Levant. Soixante mille hommes ! Grosse, très grosse affaire.

— Eh bien ?

— Ces temps-ci, l'intendance a pénalisé Zarif et Sultan pour non-exécution d'engagements portant sur plusieurs milliers de tonnes de blé, et pas mal de têtes de bétail. Les chiffres exacts ne font rien à l'affaire. Zarif et Sultan ont réclamé, excipant de l'impossibilité où ils se sont trouvés de se faire livrer le blé acheté par eux dans les districts d'Alep et d'Alexandrette, où les vendeurs,

terrorisés par les bandes turques, refusent de livrer le blé destiné aux troupes. Actuellement, la réclamation est soumise au service des renseignements, qui doit donner un avis sur son bien-fondé.

— Je comprends, dis-je. Vous désireriez de la part des renseignements un avis favorable aux adjudicataires.

Le jeune homme sourit et secoua doucement la tête.

— Ce n'est pas tout à fait cela, mon capitaine. La maison Zarif et Sultan est rivale de la nôtre.

— Ah ! murmurai-je... Je comprends.

— Alors, vous avez compris qu'il ne nous déplairait pas, au contraire, de lui voir boire un petit bouillon.

— Dites donc, fis-je, vous rendez-vous compte de ce que vous me proposez là ?

— Parfaitement compte, mon capitaine, absolument compte. Vous pouvez être assuré que je ne vous aurais jamais parlé comme je viens de le faire si, en l'espèce, l'intérêt de l'Etat français ne coïncidait avec celui de ma maison. Vous concevez.

— Je conçois, murmurai-je rêveusement.

En même temps, je venais de me souvenir de cette demande d'avis transmise par la direction de l'intendance. J'avais chargé mon second, le lieutenant Ravel, de s'en occuper. Mais, pour avoir parcouru rapidement le dossier, il m'avait

paru que la réclamation des adjudicataires reposait sur des bases assez fragiles.

Gardant la plus discrète des attitudes, Albert Gardafuy ne me troubla pas dans mes méditations.

— Puis-je, dit-il enfin, puis-je maintenant, mon capitaine, vous demander en quoi je peux vous être utile ?

Je pris un ton détaché.

— A mon tour, voici. Je viens de recevoir des nouvelles de chez moi. Dans huit jours, on licite un important domaine limitrophe de notre propriété. Château, étang, forêts, soixante hectares. Ce domaine a jadis appartenu à ma famille. Outre la question d'intérêt, il y a pour moi une question de sentiment...

Albert Gardafuy inclina le front d'un air pénétré, pour me faire comprendre que la question de sentiment était de celles auxquelles il accordait une influence prépondérante. Je poursuivis, à la fois ravi et épouvanté de mon assurance.

— Mise à prix, un million. Les terres seules, sans les constructions, valent près du double. Or, actuellement, je possède...

— Oui, je sais, trois cent mille francs.

— Un peu plus, quatre cent mille. Il me reste cent mille francs en France.

Albert réfléchissait

— C'est, en effet, fort intéressant, dit-il.

— N'est-ce pas ? fis-je avec un élan que je regrettai aussitôt.

— Fort intéressant. Il vous faudrait donc ?

— Mais... six cent mille francs.

— Hum ! vous oubliez les droits de mutation, dix pour cent.

— C'est vrai : sept cent mille.

— Puis, vous posez en principe qu'il n'y aura pas de surenchère.

— Je crois pouvoir vous l'affirmer. Dans mon pays, il est d'usage de ne pas venir dans une vente en concurrence avec la famille. Or, je vous l'ai dit, la mienne a été propriétaire du domaine en question.

— Heureux pays, dit Albert, que celui où l'on mêle aux affaires de si honorables scrupules. Ah ! mon capitaine, que n'en est-il de même ici !

Il soupira.

— Sept cent mille francs, c'est évidemment un chiffre. Mais après tout, pourquoi pas ? Surtout si, comme vous le dites, le domaine vaut plus de deux millions. Il est certain que vous pourrez vous procurer une bonne partie de cette somme, à l'aide d'un sous-seing privé préalable par lequel vous consentirez hypothèque sur la terre que vous vous proposez d'acheter.

Je me mordis les lèvres. Il ne m'était pas possible de lui dire la raison pour laquelle cette solution devait être écartée. Hypothéquer des terrains imaginaires !

— Je préférerais autre chose, dis-je faiblement.

— Quoi ?

— Je ne sais pas. Je vous consulte.

— Sept cent mille francs ! Mais quelle garantie fournirez-vous si vous n'en possédez que quatre cent mille ?

— Ma signature.

— Mon Dieu, fit Albert, toutes mes excuses. Je m'aperçois seulement maintenant que je n'ai rien songé à vous offrir. Un café ou une citronnade ?

— Une citronnade.

— Antoun, deux citronnades ! Votre signature... Oh ! alors, évidemment. Quoique, mon capitaine, mon devoir est de vous le dire... Ah ! si vous connaissiez le cœur des gens d'affaires de Beyrouth ! Un rocher, je vous dis, un rocher... Le Hauran, Le Sannin, les montagnes des Ansariés elles-mêmes... Evidemment, s'il s'agissait de moi.

— Aussi est-ce à vous que je m'adresse, fis-je, la gorge sèche.

— Oh ! alors, si c'est à moi, c'est différent. C'est très difficile. Vous savez quelle sympathie j'ai pour vous, mon capitaine, je ne demande pas mieux que de... A quelle date est l'adjudication ?

— Le vingt-trois octobre.

— Le vingt-trois ? Un lundi. Et nous sommes le samedi quatorze ! Huit jours ! Il n'y a plus de temps à perdre. Sept cent mille francs. C'est que c'est une somme, cela, savez-vous. Dites-moi, capitaine ?

— Quoi ?

— Tenez-vous beaucoup à cette affaire ?

— Beaucoup !

— Tant que cela ?

— Je vous répète, beaucoup, dis-je, sur un ton d'angoisse dont je le vis tressaillir.

— Eh ! mais, alors, il faut qu'elle se traite. Et du même coup, sachez-vous, vous me mettez à l'aise pour vous parler en toute confiance, en toute liberté. Ah ! voici la citronnade.

Je bus avidement.

— Il est certain, reprit Albert, que, si l'affaire dont je viens de vous entretenir aboutissait, vous pourriez compter...

— Je ne demande aucun avantage particulier. Un prêt sur ma signature.

— Là, là, ne vous fâchez pas. Je tiens cependant à vous dire que cette affaire est de peu d'envergure. En toute franchise, elle ne doit être envisagée que comme l'amorce d'une opération plus importante.

— Parlez, dis-je, les tempes en sueur. De quoi s'agit-il ?

— C'est fort simple. Nous ne voulons pas, vous pensez bien, faire arriver des ennuis à MM. Zarif et Sultan pour le plaisir, comme cela. Non. Il faut vous dire que, l'année dernière, la maison Hafrache et Gardafuy, notre maison, est venue en concurrence avec la maison Zarif et Sultan pour l'adjudication des fournitures. Nous avons été battus. Cette année, nous tenons à prendre notre revanche. Il ne s'agit pas, bien entendu, de nous engager à des prix inférieurs aux leurs.

— Alors, que comptez-vous faire ?

— Voici : MM. Zarif et Sultan sont musulmans.

— Ils ont le même droit que les chrétiens à prendre part aux marchés de la guerre.

— Attendez donc. Musulmans, ai-je dit, mais musulmans d'Antioche. Vous ignorez peut-être que M. Zarif a un cousin, Mouktar bey, avec qui il a plus ou moins partie liée, et que ce Mouktar bey est adjudicataire des fournitures pour les troupes turques des gouvernements d'Adana et de Diarbékir. Je vous en fournirai la preuve.

— Eh bien ?

— Eh bien, il me semble que, si l'état-major insistait un peu énergiquement sur les inconvénients qui peuvent résulter d'une telle situation, l'intendance, à égalité de prix, ne manquerait pas de s'adresser à notre maison. Qu'en dites-vous ?

Je m'étais mis à trembler.

— Si, murmurai-je, un avis était donné concluant à l'exclusion définitive ou seulement momentanée de la maison Zarif et Sultan, est-ce que ?...

— Attendez, attendez, fit-il. N'allons pas si vite. Il y a également une autre question à laquelle je m'intéresse vivement.

— Laquelle ?

— Celle du tracé du futur chemin de fer d'Alep à Lattaquié.

— Ce tracé est arrêté, dis-je.

— Il passe par Riha, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Grosse faute. Enorme faute. Il y aurait avantage à le faire passer un peu plus bas, par Kalaat-el-Moudik, par exemple.

— Vous avez probablement, du côté de Kalaat-el-Moudik, des terrains que vous ne seriez pas fâché de voir exproprier ? fis-je ironique.

— Eh ! dit-il, vous avez peut-être mis dans le mille. Mais vous savez bien, d'autre part, que le tracé que je préconise aurait l'avantage d'assurer la pacification définitive des populations Ansariés. Mon intérêt particulier cadre toujours avec l'intérêt général ; c'est ce qui fait qu'on peut toujours l'aider sans péril à triompher.

Mes oreilles commençaient à bourdonner. Il m'eût été impossible de poursuivre cinq minutes encore cette conversation.

— Ecoutez, dis-je, ne mêlons pas tout. Il s'agit d'abord de l'affaire des fournitures. Voulez-vous que demain ?...

— Oh ! demain, impossible, mon capitaine. C'est dimanche, et je passe la journée dans la famille de ma fiancée. Car j'ai oublié de vous apprendre que je suis fiancé. Oui, une jeune fille charmante.

— A lundi alors, fis-je, près de défaillir

— A lundi, c'est entendu. Et moi qui vous jugeais occupé uniquement, comme la plupart de vos camarades, de choses puériles, de danse, de femmes, eh ! eh ! Soit dit sans vous flatter, mon

cher capitaine, vous êtes le premier officier que je rencontre capable de s'intéresser aux affaires sérieuses.

Je reçus ce compliment comme un soufflet. Si pessimiste qu'il se fût montré à mon sujet, Walter n'avait pu imaginer un tel abaissement. Mais que peux-tu faire, mon ami bien-aimé, contre l'image d'Athelstane entre les bras du hideux vieillard d'Alexandrie ?

Ce soir-là, M<sup>me</sup> Orlof dînant à bord d'un navire de guerre anglais de passage, j'avais moi-même accepté une invitation au quartier Saint-Elie. Pendant le repas, je regardais les femmes qui m'entouraient. Machinalement, je supputais la valeur de leurs colliers, de leurs bracelets, de leurs bagues.

— Qu'avez-vous donc, capitaine ? me demanda ma voisine. Vous ne paraissez pas bien.

Je feignis de rire de sa question. Au salon, je m'assis à une table de poker occupée par quatre joueurs classés parmi les plus redoutables. Au bout de quelques minutes, de par mes relances désordonnées, la partie était devenue extraordinairement sévère. La chance me favorisa. Vers une heure, quand on se sépara, dans cette atmosphère pesante consécutive aux trop grosses différences de jeu, j'avais gagné plus de quatorze mille francs.

J'errai dans les rues obscures, longeant des

murailles de magasins, de banques... Des coffres-forts pleins d'argent dormaient là, à deux pas de moi. Je me heurtais à des tas d'ordures, effarouchant de pauvres chiens en quête de leur misérable pitance. Huit jours plus tôt, j'aurais encore eu le droit de les plaindre... Mais maintenant !...

